

REVUE MÉDICALE

DE LOUVAIN

Dimanche 17 juillet, à 10 heures, à l'hôpital Saint-Pierre,
Conférence avec démonstrations par le Chev. JACKSON, de New-York :
Bronchoscopie, gastroscopie, applications au diagnostic, etc.

Durée environ 3 heures.

Tous les médecins sont invités.



Le V^e centenaire de l'Université de Louvain

*Coup d'œil sur l'ancienne faculté de médecine *)*

1426-1797

MADAME,
EMINENCE, MESSEIGNEURS,
MESDAMES, MESSIEURS,

L'école hippocratique enseignait que les différents phénomènes de la vie sont dus aux *humeurs*. Du mélange de ces humeurs, en proportions équilibrées ou non, résulte l'état de santé ou de maladie.

Trois cents ans plus tard, les *solidistes* substituent à ce principe, le suivant : quelles que soient les influences qui agissent sur les organes, elles ne font que resserrer ou relâcher les tissus. De là résulte, selon le degré, la durée, le lieu du relâchement ou du resserrement, l'immense majorité des phénomènes morbides.

Vers l'an 50 de notre ère surviennent les *pneumatistes* qui consi-

*) Discours prononcé lors de l'inauguration de l'institut *Salve Mater*, à Lovenjoul, en présence de S. M. la Reine, S. E. le cardinal Van Roey et les participants aux journées jubilaires de l'Université, le 29 juin 1927.

dèrent trois éléments dans le corps vivant : les liquides, les solides, et la force vitale. Pour eux la maladie correspond à une augmentation, une diminution ou une perversion de cette force vitale, dite le πνεῦμα.

A côté des dogmatiques, qu'ils soient humoristes, solidistes ou pneumatistes, se dresse l'école empirique : Pour celle-ci, il faut se borner à enregistrer les effets des remèdes connus par l'expérience, sans s'inquiéter, dans leur administration, ni de la nature ni de la cause prochaine des maladies. Elle atténue cette affirmation par le précepte suivant : qu'il est de toute nécessité de ne pas étudier uniquement les symptômes là où existe la souffrance, mais d'interroger tous les organes, toutes les fonctions, afin de pouvoir apprécier les relations sympathiques d'un organe malade avec l'ensemble de l'économie.

Viennent enfin les *Eclectiques* qui épurent toutes ces doctrines de ce qu'elles ont de trop absolu, n'en retenant que ce qui leur paraît bon à prendre. Celse et Pline même sont de cette secte, mais le plus illustre d'entre tous est Galien, le médecin de Pergame, dont l'œuvre demeurera l'armature inviolable sur laquelle va s'étoffer toute la médecine du monde civilisé en passant par l'imagination fleurie et les commentaires subtils des Arabes, la médecine monastique, l'École de Salerne, et les Universités.

Il serait injuste de ne pas signaler au xiv^e siècle, certains soubresauts de révolte contre le culte galénique : les tentatives de dissections publiques de Mundino — le curieux atlas d'anatomie de Guido da Vigevano — les ouvrages de Guy de Chauliac et de notre Yperman. En même temps la pratique de la médecine suscite, çà et là, des observations personnelles provoquant la discussion, tandis que la chirurgie nous convie à des interventions louables reposant sur des diagnostics méritoirement établis.

C'est dans cet esprit que s'amorce le xv^e siècle. On y expose le grand commentaire d'Avicenne, on y analyse et explique l'œuvre de Rhazès Al Mansour et les autres : « tout ce que la théorie a imaginé, tout ce que la pratique a observé, est venu se grouper autour de ces auteurs, et ainsi le xv^e siècle apparaît comme un sommaire » ; c'est en même temps une préface, puisque, dès les premières années, ce siècle publie des consultations, et laisse entrevoir l'étude de la nature, derrière l'interprétation du texte.

A ce moment précis la Faculté de Médecine de Louvain prend son rang dans le monde scientifique, sous la direction de Jean de Neele, docteur de l'Université de Cologne.

Parmi les premiers maîtres nous comptons Joannes a Vesalia,

Jean Stockelpot, Jean Spierinck, Henri Scatter, Jean Sucquet, les trois Bogaert. Si ces noms ne parlent pas beaucoup par eux-mêmes, souvenons-nous qu'à l'époque, à l'Université de Paris brille au premier rang Jacobus de Partibus, le Tournaisien Jacques Despars, qui mérita de la part d'un biographe, ce compliment non dépourvu d'acidité : « Depuis la fondation des Facultés de Médecine jusqu'au xv^e siècle il n'en est sorti presque aucun médecin qui ait mérité qu'on conservât son nom, et Despars est le plus connu de tous ». Or Despars a passé la majeure partie de sa vie à écrire ses 14 gros volumes sur l'œuvre d'Avicenne : « Un ouvrage qui a exigé de si patients efforts, a insinué quelqu'un, est toujours apprécié, ... au moins par son auteur ».

Henri Scatter et Jean Sucquet nous viennent de Paris. Leur présence ici indique le parallélisme des méthodes d'enseignement entre l'école française et la nôtre ; phénomène d'ailleurs constaté par le professeur Van der Essen qui signale aussi certaines modifications de détails empruntées à Vienne et à Cologne.

Mais Jean Spierinck, archiatre de Philippe-le-Bon, a pourtant fait œuvre originale en répudiant les herbes exotiques et plus particulièrement les turques, que l'on disait viciées et corrompues en laine du Christ. Il leur préféra nos simples régionaux, et le succès couronna sa tentative. « Si nous en croyons Pline et Galien, disait-il, et même d'autres médecins avertis, nulle plante médicinale n'est plus efficace que la *Conterranea*, et cela s'explique aisément par le fait que vivant et se développant dans l'intimité du caractère et de l'esprit du patient, elle est plus voisine et plus amie de sa nature ».

Spierinck jeta les fondements d'une importante bibliothèque médicale qui fut ravagée par les troubles de guerre, en 1578.

Le xvi^e siècle fut glorieux pour l'Université.

L'on connaît l'exclamation d'Erasme : *Nusquam studetur felicius, quietius, nec alibi felicior ingeniorum proventus. Nusquam professorum major aut paratior copia.*

L'abondance de professeurs en nombre et qualité se retrouve dans notre faculté. Leurs noms sont familiers à cause de la grande révolution que va subir la médecine, par l'étude approfondie de l'anatomie.

Il nous arrive encore d'entendre que Vésale fut éloigné de l'Université pour avoir disséqué le cadavre humain devant ses élèves. Que signifie alors cette phrase extraite du 1^{er} livre du *de Corporis humani fabrica* où Vésale déclare « que le prévôt de Louvain favorise les études anatomiques, à ce point qu'il se dit heureux chaque fois qu'on lui réclame des cadavres pour les dissections, et que lui-

même ne manque pas d'assister aux démonstrations ». L'on a objecté qu'il s'agit peut-être là de dissections à la manière de Galien, sur des animaux. Mais Molanus nous dit de son côté : « Une fois la leçon finie, les maîtres invitaient aux obsèques des morts disséqués, tous ceux qui avaient bénéficié de la leçon ».

Voici Jérémie Triverius dont on appréciera suffisamment la renommée par le trait suivant. Il s'agit du traitement de la pleurésie.

Jusqu'en 1515, la pratique constante était de saigner le malade du côté opposé à celui où le mal se faisait sentir. Brissot trouve la méthode ridicule, une pure invention des Arabes, contraire à la doctrine d'Hippocrate et Galien. Son succès est retentissant, en France comme au Portugal. Mais le médecin du roi Emmanuel s'insurge violemment, et le corps médical se sépare en deux camps. La dispute est portée devant l'université de Salamanque, qui se prononce pour Brissot. Les partisans de Denys en appellent... à Charles-Quint. Ils sont sur le point d'obtenir gain de cause, lorsque Charles III, duc de Savoie, succombe, enlevé par une pleurésie, après avoir été saigné contrairement au précepte de Brissot.

Triverius rendit, en l'occurrence, un jugement digne de Salomon, qui lui valut une réputation européenne. Il y expose le bien fondé des idées de Galien et d'Hippocrate « que la saignée près de l'endroit malade, ou *saignée dérivative* doit être appliquée ; mais il ajoute qu'il ne faut pas non plus négliger la saignée éloignée ou *révulsive* ».

Ce même Triverius a, le premier, décrit l'*acarus scabiei*. Mais cette priorité peut lui être contestée par son confrère tourangeau François Rabelais.

En 1578, la Faculté vécut un épisode glorieux et tragique : Héros du devoir professionnel, tous ses membres périrent emportés par la peste. Seul Viringus leur survécut, mais il perdit sa femme dans la tourmente : Viringus, le digne continuateur des traditions de Triverius.

Avec le chirurgien-naturaliste Fienus et l'érudit Castellanus, nous franchissons le seuil du xvii^e siècle.

Le nom de Castellanus nous est agréable à citer. Il nous permet une rectification qui eût été inopportune à l'heure où notre compatriote fut ignoré.

Un jour, en une séance solennelle lors de l'ouverture d'un congrès, nous avons entendu proclamer que Genève est le berceau de l'histoire de la médecine, parce que la première édition du livre de Daniel Le Clerc sur la matière, date de 1696, devançant ainsi les ouvrages de John Freind, Blumenbach et Kurt Sprengel qui n'ont paru qu'au siècle suivant. Mais, dès 1618, Castellanus avait édité

ses Vitae illustrium medicorum qui toto orbe ad haec usque tempora floruerunt.

C'est un recueil important de 180 biographies de médecins dont l'auteur caractérise l'œuvre et l'influence avec précision et bonheur. Or, comme il est antérieur de 78 ans au livre de Daniel Le Clerc, nous avons le droit de placer, à *Louvain*, le berceau de l'histoire de la médecine.

Mais la figure qui règne souveraine et pittoresque sur l'école pendant la majeure partie du xvii^e siècle est bien celle de Vopiscus Fortunatus Plempius. L'époque où le maître évolue est confuse et troublée : l'idole de Galien est renversée. L'archée de Van Helmont, pastiche ingénieux des pneumatistes, s'oppose au système de Paracelse ; la physiologie entre dans une ère nouvelle avec Harvey.

Le professeur de Louvain descend dans la lice avec fougue, tout en demeurant le joueur loyal qui reconnaît son erreur avec grâce.

Et si l'on réfléchit qu'il rencontre des adversaires comme Harvey, Primrose, et Descartes, son profil en acquiert un singulier relief.

Mais la rupture définitive d'avec la piteuse médecine du Parvis-Notre-Dame, décrite ailleurs, ne pourra s'accomplir que sous l'impulsion de géants de la taille de Sydenham, Sennert, Baglivi, Bonnet, Boerhaave. A Louvain le cartel de la réforme sera dignement soutenu par Philippe Verheyen. Verheyen clôt le xvii^e siècle et entame le xviii^e, non sans lustre, en publiant un traité d'anatomie, complément imposant de l'œuvre de Vésale. Ses dissections lui attirent foule d'auditeurs étrangers, et ses trouvailles furent considérables. Son succès lui attira l'ire de Morgagni et cela même n'est pas fait pour nous déplaire.

Or, voici grandir à l'horizon de notre école, la silhouette élégante et fine de Henri-Joseph Rega. Cet aimable docteur orna l'université de son savoir et de ses largesses. Son traité *de la Sympathie* lui vaut l'attention du monde savant. Il contient, en effet, mieux qu'en germe, tout le système de Broussais qui occupera la première moitié du xix^e siècle.

Il établit que la maladie ne commence pas constamment dans le lieu où la lésion s'est produite ; qu'il faut donc en chercher les sources éloignées. Et la conclusion thérapeutique s'impose logiquement.

L'empirique Hérophile, l'éclectique Galien n'ont pas dit autre chose.

A la suite de Rega, de Villers se montre partisan résolu du solidisme : *Fluida subjiciuntur, diriguntur, propelluntur et efformantur a solidis, ac conditionem solidorum sequuntur.*

Son ancien maître *Favelet*, indigné, riposte que c'est à défaut de connaissances chimiques suffisantes que des médecins abandonnent la doctrine des fluides. Certes les solides éprouvent des mouvements de *strictum et de laxum*, mais ce n'est pas par eux seuls, sans fermentation, que les aliments se transforment en chyle et le chyle en sang.

La querelle *Favelet-Rega-de Villers* nous ramène à la *pepsis* d'Hippocrate, à la *coction* d'Aristote, à la *malaxo-coction* d'Erasistrate. Et mon discours finit comme il a commencé.

J'arrête ce film rapide des 370 années de l'existence de la vieille Faculté, en soulignant qu'au moment de sa dispersion elle s'était maintenue au niveau de la haute pensée scientifique et morale qui l'a toujours guidée. En font foi les lettres patentes de Gerard Buesen, professeur d'anatomie et de Pierre-Charles Weber, nommé professeur de physiologie. Elles datent de 1794, et contiennent les conditions rigoureuses dans lesquelles les cours se donneront au sein d'amphithéâtre et de laboratoire minutieusement décrits.

L'actuelle Faculté est-elle digne de son aînée ? Je n'ai pas qualité pour en disserter.

Mais la présence de Votre Majesté, Madame, devant ces hôtes illustres, a plus d'éloquence que tous les discours.

TRICOT-ROYER.
